

La musique et l'âme des jeunes

ALLAN BLOOM

Nos lecteurs trouveront ci-dessous, en bonnes feuilles, le chapitre III de la première partie du livre d'Allan Bloom consacré aux problèmes de l'éducation et de la jeunesse, L'âme désarmée, à paraître incessamment aux éditions Julliard.

QUAND on considère cette génération d'étudiants, rien n'est plus singulier chez eux que leur véritable intoxication par la musique ; toutes leurs autres particularités se rassemblent autour de celle-là. Nous sommes à l'ère de la musique et des états d'âme qui l'accompagnent. Pour trouver un équivalent de cette explosion d'enthousiasme musical, il faut remonter au moins un siècle en arrière et évoquer l'Allemagne et l'atmosphère qui entourait les opéras de Wagner. A cette époque et dans ce pays, il y avait aussi une sorte de sentiment religieux, selon lequel Wagner donnait une signification à l'existence : ceux qui écoutaient ses œuvres ne recevaient pas seulement un message, mais, en écoutant, faisaient l'expérience de cette signification. Les wagnériens vivaient pour Wagner. De nos jours aussi, on peut dire qu'une très grande partie de nos jeunes gens entre dix et vingt ans vit pour la musique, qu'elle est leur passion, que rien d'autre ne les enthousiasme comme elle et qu'ils ne peuvent rien prendre au sérieux qui soit étranger à la musique. Quand ils se trouvent à l'école et dans leurs familles, ils aspirent à se rebrancher sur leur musique. Rien dans la vie qui les entoure — école, famille, Église — n'a la moindre relation avec leur univers musical. Au mieux, cette vie-là est neutre pour eux, mais la plupart du temps, elle constitue un obstacle, vide de tout contenu vital, et même une tyrannie contre laquelle il faut se rebeller. Ce culte de la

musique comporte les éléments d'un enthousiasme authentique et c'est pourquoi il m'a rappelé celui qui s'attachait à Wagner. Certes, le wagnérisme était limité à une classe peu nombreuse, on ne pouvait s'y adonner que rarement et seulement en quelques endroits choisis, et il lui fallait se plier au rythme lent de la production du génie qui y présidait. Tandis que la musique des nouveaux adorateurs est verticalement et horizontalement universelle : elle ne connaît ni classe ni nation. On peut en jouir vingt-quatre heures sur vingt-quatre et en n'importe quel lieu. Il y a la chaîne haute fidélité à la maison, la stéréo dans la voiture, les concerts. Il y a la musique en vidéo à la T.V., avec des chaînes spéciales qui y sont exclusivement consacrées et qui diffusent sans arrêt. Il y a les walkman qui permettent de n'interrompre en aucun lieu — transports publics, bibliothèques — la communion avec la Muse. (On m'a assuré qu'un nombre considérable d'étudiants travaillent en écoutant de la musique.) Et surtout le terrain musical a acquis une richesse proprement tropicale. Nul besoin d'attendre les révélations imprévisibles d'un génie⁴ isolé. Il existe à présent quantité de génies, qui produisent sans cesse, deux nouveaux héros se dressant à chaque fois pour prendre la place de celui qui est tombé. Aucune pénurie de nouveauté et de sensationnel n'est à redouter : les jeunes vivent au milieu de feux d'artifice cosmiques incessants et ensorcelants.

L'âge du rock

Après une longue période de désuétude, on a retrouvé le pouvoir de la musique sur l'âme, ce pouvoir que Lorenzo décrit si merveilleusement à Jessica dans *Le Marchand de Venise*. Comme on peut le voir à l'évidence, c'est la musique rock, et elle seule, qui a opéré cette restauration. Parmi les jeunes, la musique classique est morte. Cette assertion, je le sais, suscitera de chaudes contestations, élevées par ceux qui, peu enclins à admettre les changements des marées, peuvent arguer de l'abondance des cours de musique classique dans les universités, aussi bien théoriques que pratiques, ainsi que de la prolifération des groupes de jeunes interprètes qui donnent des concerts de toute espèce de musique classique sur les campus. Leur existence est indéniable, mais ils ne sont fréquentés que par cinq à dix pour cent des étudiants. Actuellement, la musique classique constitue un goût spécial, comme la langue grecque ou l'archéologie précolombienne, et non pas une culture commune, un fond instinctif de communication réciproque et une sténographie psychologique. Il y a trente ans, la plupart des familles des classes moyennes accordaient à la musique européenne ancienne une place dans leur foyer, en partie parce qu'elles l'appréciaient, en partie parce qu'on pensait que c'était « bon pour les enfants ». Les étudiants étaient dotés d'une forme de sensibilité précocement associée à Beethoven, à Chopin et à Brahms, qui constituait une part permanente de leur personnalité et pour laquelle ils étaient susceptibles de rester disponibles durant toute leur vie. C'était même probablement le seul caractère de classe bien distinct qu'on pût reconnaître, aux États-Unis, entre ceux qui avaient reçu une bonne éducation et ceux qui n'en avaient pas. Beaucoup des jeunes gens de cette génération-là, et même la plupart d'entre eux, dansaient aussi le « swing » de Benny Goodman, mais cette activité comportait un élément d'affectation. Il s'agissait d'être à la page, de prouver qu'on n'était pas snob, de démontrer sa solidarité avec l'idéal démocratique en participant à la culture pop d'où naîtrait une nouvelle grande culture. Il restait alors une distinction de classe entre le haut et le bas bien que l'évolution des goûts personnels commençât déjà à faire douter qu'on appréciait tant que cela le « haut ». Mais tout cela a changé. La musique rock est aussi incontestable, aussi indiscutable que l'air que les étudiants respirent, et fort peu d'entre eux ont la moindre

connaissance de la musique classique. Cela me cause une surprise constante. Et l'un des aspects étranges de mes relations avec les bons élèves que je parviens à bien connaître, c'est qu'il m'arrive souvent de les initier à la musique de Mozart. Bien sûr, c'est pour moi un grand plaisir, dans la mesure où il est toujours agréable d'offrir à quelqu'un un cadeau qui lui fait plaisir. Et il est intéressant de voir si cette musique apporte un complément à leurs études et de quelle façon. Mais il s'agit là d'un phénomène complètement nouveau pour moi, en tant qu'enseignant : autrefois, mes élèves connaissaient d'habitude la musique classique bien mieux que moi.

La musique n'était pas, pour la génération d'étudiants qui a précédé l'actuelle, si importante que cela. La musique romantique, qui a dominé tout le domaine de la musique « sérieuse » depuis Beethoven, faisait appel à un raffinement des sentiments — peut-être excessif — qu'il était difficile de trouver dans le monde contemporain. Les existences que les gens menaient ou souhaitaient mener, ainsi que les passions qui les possédaient de façon prédominante, étaient d'une espèce différente de celles de la bourgeoisie allemande et française très cultivée qui lisait avidement Rousseau et Baudelaire, Goethe et Heine, pour sa satisfaction spirituelle. La musique destinée à produire des sensibilités exquises aussi bien qu'à leur plaire avait une relation fort ténue avec les vies que menaient les Américains de toute espèce. Cette culture musicale avait eu pendant longtemps le caractère d'un vernis, d'une affectation qui pouvait facilement paraître ridicule (comme l'a si bien démontré Groucho Marx), quelque chose de proche de la chaste coquetterie d'une Margaret Dumont⁽¹⁾. J'en ai fait la remarque quand j'ai commencé à enseigner et que j'ai habité dans un foyer pour étudiants doués. Les « bons » étudiaient leur physique, puis écoutaient de la musique classique. Tout était dans un ordre parfait, ils étaient les rois. Puis il y avait ceux qui ne marchaient pas aussi bien : certains d'entre eux étaient simplement vulgaires et rétifs à la tyrannie de la culture, mais d'autres étaient sérieux et cherchaient à concilier les choses d'une manière qui réponde vraiment à leurs besoins. Presque toujours, ceux-là étaient sensibles à la musique nouvelle ; ils en étaient un peu honteux, car ce goût-là n'était pas respectable. Mais le fait était là. D'instinct, je me rangeais du côté

(1) Compare féminine des Marx Brothers dans plusieurs de leurs films, belle femme digne qui incarne la bonne société face à l'anarchisme et la loufoquerie du célèbre quatuor. (N.d.T.)

de ce second groupe, qui exprimait des sentiments authentiques bien qu'un peu grossiers, à l'inverse de ceux du premier groupe qui étaient artificiels et sans vie. Ces sans-culottes musicaux ont gagné la révolution et ils règnent en maîtres aujourd'hui. Nul n'a produit de grande musique qui puisse parler à la génération actuelle.

Fait symptomatique de cette évolution : le sérieux avec lequel les étudiants actuels abordent le célèbre passage sur l'éducation musicale dans *La République* de Platon. Autrefois mes élèves, bons libéraux comme ils le sont toujours, s'indignaient de la censure de la poésie, car la censure est une menace pour la liberté de pensée. Ils se préoccupaient vraiment de la science et de la politique, mais ils ne prêtaient guère attention à la partie de la discussion consacrée à la musique elle-même et ils étaient même, dans la mesure où ils y réfléchissaient, surpris que Platon, dans un traité sérieux sur la philosophie politique, consacre tant de temps à disserter sur le rythme et la mélodie. Selon leur expérience, la musique était un divertissement sans rapport aucun avec la vie politique et morale. Tout au contraire, les étudiants d'aujourd'hui savent exactement pourquoi Platon prend la musique tellement au sérieux. Ils savent qu'elle affecte la vie en profondeur et ils s'indignent que Platon ait l'air de vouloir leur dérober leur plaisir le plus intime. Platon et eux discutent de la même expérience et leur controverse est centrée sur la manière d'évaluer cette expérience et sur la façon dont il faut réagir à son égard. En fait, cette rencontre avec Platon nous aide à élucider le phénomène de la musique contemporaine et, en même temps, c'est un magnifique exemple de la façon dont des élèves actuels peuvent aborder avec profit un texte classique. Leur colère même prouve que Platon a visé juste, que ce qui leur est le plus cher et le plus intime se trouve menacé par le dénigrement. Cette expérience menacée est probablement celle qui peut le moins se défendre, celle qui, contestable, doit paraître incontestable et, par conséquent, résiste le plus à une froide analyse. Si un étudiant est capable — et c'est la chose la plus difficile et la plus inhabituelle — de prendre du recul, de se placer à distance critique de ce à quoi il adhère, d'en venir à douter de la valeur ultime de ce qu'il aime, il aura fait le premier pas, le plus difficile, vers la conversion philosophique. L'indignation est la défense de l'âme contre la blessure du doute à l'égard de ce qui lui est propre ; elle est ce qui réorganise l'univers pour soutenir le bien-fondé de sa cause. Elle fournit la justification

pour mettre à mort celui qui use du scalpel, Socrate. La reconnaissance de ce fait est connaissance de l'âme, donc plus philosophique que l'étude des mathématiques. Pour les étudiants modernes, l'aspect de leur vie spirituelle qui prospère le mieux à la faveur d'un horizon protecteur et brumeux, c'est la musique. Et Platon nous enseigne que la musique, par nature, renferme tout ce qui est le plus résistant à la philosophie. Il n'est pas impossible que, à travers les halliers de notre pire corruption, serpente le sentier qui conduit à la prise de conscience des vérités les plus anciennes.

L'esprit de la musique

Mais peut-être ce que je viens d'énoncer est-il trop énigmatique et paradoxal. Aussi une petite digression ne serait-elle pas inutile pour expliciter un peu mieux l'enseignement de Platon sur la musique. En simplifiant beaucoup, la musique, c'est-à-dire le rythme et la mélodie, accompagnés par la danse, est l'expression barbare de l'âme. Je dis « barbare », et non pas « animale ». La musique est le véhicule de l'âme *humaine* dans son état le plus extatique d'émerveillement et de terreur. Nietzsche qui, dans une large mesure, est d'accord avec l'analyse platonicienne, déclare dans *l'Origine de la tragédie* (et il ne faut pas oublier ici le reste du titre, *née de l'esprit de la musique*) qu'un mélange de cruauté et de sensualité grossière caractérise cette possession qui, bien sûr, est religieuse, qui est au service des dieux. Cette musique est le langage primitif et primaire de l'âme, et elle est *alogon*, sans discours articulé ni raison. Non seulement elle n'est pas raisonnable, elle est déraisonnable ou hostile à la raison. Même si l'on y ajoute un discours articulé, ce discours lui est entièrement subordonné et il est déterminé par la musique et les passions qu'elle exprime. La civilisation ou, pour employer un autre terme, l'éducation est l'appriivoisement ou la domestication des passions brutes de l'âme ; elle ne les supprime ni ne les ampute, car cela priverait l'âme de son énergie, mais elle les forme et les informe. Cette formation, cette information, c'est l'art. Son but est presque impossible à atteindre : établir l'harmonie entre la partie enthousiaste de l'âme et ce qui se développe ensuite, la partie rationnelle. Mais sans cela l'homme ne peut jamais être complet. La musique — ou la poésie, qui est ce que devient la musique au fur et à mesure que la raison

ALLAN BLOOM

émerge — est toujours en état d'équilibre instable et, même sous ses formes les plus élevées et les plus développées — religieuses, guerrières et érotiques —, la balance penche toujours, si peu que ce soit, vers la passion. La musique, comme tout le monde peut en faire l'expérience, confère une justification incontestable et un plaisir gratifiant aux activités qu'elle accompagne : le soldat qui entend l'orchestre militaire scander sa marche est captivé et rassuré ; la prière du croyant se trouve exaltée par le son de l'orgue dans l'église ; et l'amant est transporté et sent sa conscience apaisée par la guitare romantique. Quand on est armé par la musique, on peut faire fi du doute rationnel. De la musique émergent les dieux qui lui correspondent, et ces dieux éduquent l'homme par leur exemple et par leurs commandements. Le Socrate de Platon discipline les extases bien davantage que cela ne plaît aux hommes et qu'ils ne peuvent le supporter ; et, dans leur vulnérabilité, il ne leur prodigue guère de consolation ou d'espoir. En ce sens, il est profondément antimusical. Selon la formule la plus simple que Socrate imagine pour la musique, c'est la poésie lyrique, c'est-à-dire le discours, donc la raison, qui doit déterminer la musique, soit l'harmonie et le rythme. Or la musique pure ne peut tolérer cela. Les étudiants ne sont pas en mesure de connaître les plaisirs de la raison ; ils ne peuvent la considérer que comme un parent répressif. Mais, d'après l'exposé de Platon, ils voient que ce parent s'est très bien représenté ce qu'ils ont en tête. Platon nous enseigne que, si l'on veut prendre la température spirituelle d'un individu ou d'une société, il faut « noter sa musique ». Selon Platon et Nietzsche, l'histoire de la musique est une série de tentatives pour conférer forme et beauté aux forces obscures, chaotiques et prémonitoires de l'âme, pour les faire servir à un objectif plus élevé, à un idéal, pour donner leur plénitude aux tâches des hommes. Les intentions religieuses de Bach et les visées révolutionnaires et humanitaires de Beethoven en sont des exemples assez manifestes. La culture de l'âme se sert des passions en les satisfaisant (on pourrait dire que les passions l'alimentent) ; en même temps elle les sublime et leur confère une unité artistique. Un homme dont les plus nobles activités sont accompagnées par une musique qui les exprime, qui apporte un plaisir allant de la jouissance la plus basement physique jusqu'à la joie la plus hautement spirituelle, cet homme est complet, ne ressent en lui aucune tension entre l'agréable et le bon. Par contraste,

un homme dont la vie active est prosaïque et non musicale, et dont les loisirs sont occupés par des divertissements intenses mais grossiers, cet homme-là est divisé et chacune des deux phases de son existence est minée par l'autre. Par conséquent, la grande musique ressortit à une psychologie profonde, et pour ceux que la santé psychologique intéresse, la musique, au sens le plus large du terme, est au centre de l'éducation, tant pour donner leur pitance aux passions qui ont besoin de musique que pour préparer l'âme à se servir sans entraves de la raison. La position centrale de la musique dans une telle éducation a été reconnue par tous les éducateurs de l'Antiquité.

On ne relève pas assez que, dans la *Politique* d'Aristote, les passages les plus importants relatifs au meilleur régime concernent l'éducation musicale, et que la *Poétique* est un appendice à la *Politique*. La philosophie classique ne censurait pas les chanteurs : elle les persuadait. Et elle leur fournissait un but, qu'ils comprenaient très bien jusqu'à hier seulement. Mais ceux qui n'ont pas remarqué la place de la musique chez Aristote et qui méprisent celle qu'elle tient chez Platon, ceux-là sont allés à l'école avec Hobbes, Locke et Smith, chez qui de telles considérations sont devenues tout à fait inutiles. Le rationalisme triomphant de la philosophie des Lumières, dont nous reparlerons plus loin, imaginait qu'il avait découvert d'autres moyens de mater la partie irrationnelle de l'âme et que la raison avait moins besoin du soutien de cette partie-là. C'est seulement chez ces grands critiques de la philosophie des Lumières et du rationalisme que sont Rousseau et Nietzsche que la musique reprend sa place, et ils ont été, personnellement, les plus musicaux des philosophes. L'un et l'autre ont pensé que les passions — et, avec elles, les arts qui en dépendent — se sont étioilées sous le règne de la raison et que, de ce fait, l'homme lui-même et ce qu'il voit dans le monde se sont étioilés également. Ils ont voulu cultiver les états enthousiastes de l'âme et refaire l'expérience de la possession des corybantes, possession que Platon jugeait pathologique. Cela est particulièrement vrai de Nietzsche, qui cherchait à puiser à nouveau aux sources irrationnelles de la vitalité, à retrouver l'origine barbare de notre ruisseau asséché. Il encourageait le dionysiaque et la musique qui en dérive.

L'appel sexuel

Et voilà où notre chemin rejoint celui de la musique rock. Je ne suggère pas qu'elle soit de

source intellectuelle élevée. Mais elle a atteint ses hauteurs actuelles, dans l'éducation des jeunes qui font des études, en s'érigeant sur les cendres de la musique classique, et dans une ambiance qui excluait toute résistance intellectuelle à l'égard des tentatives visant à exploiter les passions les plus brutes. Les rationalistes, par exemple les économistes, sont totalement indifférents à ce phénomène et à ce qu'il représente. Les irrationalistes, eux, y sont tout à fait favorables. Ce qui est à redouter, ce n'est pas que des âmes pasteurisées de ces adolescents émergent des passions barbares et qu'on voie ressurgir en eux les « bêtes blondes » du mythe nietzschéen. Non. Mais de la nouvelle musique émane un appel, un seul, et c'est un appel barbare. La musique rock excite le désir sexuel, non pas l'amour, non pas l'*eros*, mais le désir sexuel pur et simple, non évolué et à l'état brut. Elle capte les premières émanations de la sensualité infantine naissante et elle s'en empare sérieusement, non pas comme de bourgeons qu'il faudrait soigner précautionneusement pour les faire s'épanouir en fleurs somptueuses, mais comme s'il s'agissait déjà du vrai désir, et elle en fixe les premières prises de conscience qu'elle met en lumière et légitime. Cette chose dont les parents avaient coutume de dire à leurs enfants qu'ils devaient attendre d'avoir grandi pour la comprendre, leur est offerte sur un plateau d'argent et contresignée par toute l'autorité publique de l'industrie des loisirs.

Les jeunes gens savent fort bien que le rythme du rock est celui du rapport sexuel. C'est pourquoi le *Boléro* de Ravel est le seul morceau de musique classique qu'ils connaissent et qu'ils aiment généralement. Une industrie considérable, alliée avec quelques éléments d'art authentique et beaucoup de pseudo-art, cultive adroitement chez les jeunes le goût de la sensation physique et de l'état affectif orgiaque qui s'associent à la pulsion sexuelle : cette industrie fournit à leurs appétits voraces un flot constant d'aliments nouveaux. Il n'y a jamais eu de forme d'art qui s'adresse si exclusivement aux enfants. Et elle doit, bien sûr, se conformer à ce qui leur plaît.

Le rythme puissant se combine ici avec des mots qui conviennent à cette musique excitante et cathartique et s'accordent avec elle. Ils célèbrent aussi bien les premières amours que d'autres attractions polymorphes ; ils les encouragent à mépriser le ridicule et la honte traditionnels. Les actes physiques propres à satisfaire le désir sexuel sont décrits implicitement et explici-

tement et ils sont présentés comme son unique aboutissement naturel. L'assouvissement du plaisir est présenté comme une activité de routine à des êtres qui n'ont pas encore la plus petite idée de l'amour, du mariage ou de la famille. Tout cela a un effet beaucoup plus puissant que la pornographie sur des jeunes qui n'ont pas besoin de regarder les autres faire grossièrement ce qu'ils peuvent faire si facilement eux-mêmes. Le voyeurisme est destiné aux pervers âgés, les relations sexuelles actives aux jeunes. Tout ce dont ceux-ci ont besoin, c'est d'encouragement.

Le corollaire inévitable de l'intérêt sexuel, c'est la rébellion contre l'autorité parentale qui le réprime. L'égoïsme se fait ici indignation, puis se mue en morale. Toutes les forces de domination, ennemies de la nature et du bonheur, doivent être abattues par la révolution sexuelle. De l'amour naît la haine, qui se déguise en réforme sociale. Sur le pivot sexuel, on essaie de faire tenir une conception du monde. Avec ce qui n'était jadis que ressentiments enfantins inconscients ou semi-conscients, on n'hésite pas aujourd'hui à récrire la Bible. Et on franchit alors une troisième étape : on aspire à une société sans classes, sans préjugés, sans conflits, universelle, qui devrait résulter nécessairement d'une prise de conscience libérée. C'est une version adolescente du *alle Menschen werden Brüder*, l'actualisation de ce qui a été inhibé par les équivalents politiques de papa et maman. Tels sont les trois grands thèmes lyriques de la nouvelle musique : le sexe, la haine et une version enjôleuse et hypocrite de l'amour fraternel. De sources aussi polluées naît un courant boueux dans lequel ne peuvent nager que des monstres. Un coup d'œil aux images vidéo qui sont projetées sur le mur de la caverne de Platon depuis que Walt Disney en a repris l'administration suffit à en fournir la preuve. L'effigie séduisante de Hitler, dans un contexte excitant, revient assez souvent pour qu'on s'y arrête. Rien de noble, de sublime, de profond, de délicat, de savoureux ou même de décent ne peut trouver place dans un tel tableau. Il ne peut accueillir que ce qui est intense, changeant, grossier et immédiat — Tocqueville nous avait déjà avertis que tel serait le caractère de l'art démocratique — combiné avec une puissance de pénétration, une importance et, surtout, un contenu qui dépasse ce que Tocqueville a pu imaginer de plus effarant.

Pour vous faire une idée de la situation véritable de notre jeunesse, imaginez un garçon de treize ans, assis dans la salle de séjour de sa fa-

ALLAN BLOOM

mille, en train de faire ses devoirs de mathématiques, avec un walkman aux oreilles. Ce garçon bénéficie des libertés acquises au prix d'un dur combat au cours des siècles par l'alliance du génie philosophique et de l'héroïsme politique et consacrées par le sang de nombreux martyrs ; il profite d'un confort et de loisirs procurés par l'économie la plus productive que l'humanité ait jamais connue ; la science a pénétré les secrets de la nature pour lui fournir les merveilleux moyens électroniques qui permettent une fidèle reproduction des sons. Et à quel sommet aboutit ce faisceau de progrès ? A un enfant au seuil de la puberté dont le corps vibre de rythmes orgiaстiques ; dont les sentiments s'articulent selon des hymnes aux joies de l'onanisme ou de l'assassinat des parents ; dont l'ambition est d'acquérir célébrité et richesse en imitant un musicien de sexe indistinct. Bref, l'existence est transformée en un fantasme de masturbation, ininterrompu et préemballé commercialement.

On pourrait penser que cette description est exagérée ; mais ce serait seulement parce que certains préféreraient qu'elle le soit. Cette exposition continuelle à la musique est une réalité et elle ne se limite pas à une classe particulière ou à un type d'enfants spéciaux. Il suffit de demander aux élèves de première année, à l'université, quelle musique ils écoutent, à quelle dose et ce qu'elle signifie pour eux, pour découvrir que le phénomène est quasi universel aux États-Unis, qu'il commence avec l'adolescence ou un peu auparavant et qu'il se poursuit pendant toutes les années d'études. C'est la culture de la jeunesse et il n'existe actuellement aucune nourriture spirituelle pour la contrebalancer. Dans une certaine mesure, la puissance de cette culture-là provient du fait qu'elle est extraordinairement bruyante. Elle rend toute conversation impossible, de sorte que beaucoup de relations amicales doivent se dérouler sans cet échange de paroles dont Aristote assure qu'il est l'essence de l'amitié et le seul véritable terrain de rencontre. Mais aujourd'hui, le fondement de toute association entre deux adolescents n'est que l'illusion de sentiments partagés, un contact physique et des grognements stéréotypés qui sont censés comporter une signification qui va au-delà du discours. Rien de tout cela n'empêche de vaquer à ses affaires, de suivre des cours et même de s'acquitter des devoirs que ces derniers exigent. Mais la vraie vie intérieure de ces jeunes gens appartient à la musique.

C'est là un phénomène si stupéfiant et si im-

possible à assimiler qu'on le remarque à peine : il est devenu routinier et habituel sans qu'on s'en rende compte. Mais que les plus belles énergies de la jeunesse d'un pays soient employées de cette façon-là, ce n'en est pas moins une circonstance de dimensions historiques, dont les hommes des civilisations futures s'émerveilleront et qu'ils jugeront incompréhensible, de la même façon que nous apparaissent, à nous, le système des castes, le supplice du feu pour les sorcières, les harems et le cannibalisme : comme des phénomènes qui défient toute explication. Il se peut bien que la plus grande folie d'une société, quelle qu'elle soit, lui paraisse normale. Mais si l'on prend quelque recul par rapport à celle dont nous parlons, on reste pantois. L'enfant que j'ai décrit a des parents, qui se sont sacrifiés pour lui procurer une existence de qualité et qui ont beaucoup misé sur son bonheur futur. Or il leur est impossible de croire que la fascination musicale de leur fils contribue beaucoup à ce bonheur ; mais ils n'y peuvent absolument rien. Le silence spirituel de la famille a laissé le champ libre à cette musique-là ; et les parents n'ont aucun moyen d'interdire à leurs enfants de l'écouter. Elle est omniprésente ; tous les enfants l'écoutent ; vouloir l'interdire équivaldrait à s'aliéner affection et obéissance de leur part. Quand ils se tournent vers la télévision, que voient-ils ? Le président Reagan serre chaleureusement la main gantée que lui tend délicatement Michael Jackson et le félicite avec enthousiasme. Mieux vaut alors, pour les parents, recourir à la faculté de nier le réel. On évite de comprendre ce que veulent dire les mots. On suppose que l'enfant surmontera cette crise d'adolescence. S'il a des relations sexuelles précoces, cela ne l'empêchera pas d'avoir plus tard des rapports stables. Pour ce qui est de la drogue, il n'ira certainement pas plus loin que la marijuana. L'école est là pour fournir des valeurs vraies aux enfants. Et l'historicisme populaire procure la consolation finale : pour des situations nouvelles, il faut de nouveaux styles de vie, et la génération précédente n'est pas là pour imposer ses valeurs, mais pour aider les jeunes à trouver les leurs. La télévision qui, par comparaison avec la musique, joue un rôle relativement restreint dans la formation du caractère et du goût des enfants, est le monstre sur lequel tout le monde parvient à se mettre d'accord : la droite surveille le contenu sexuel des émissions, la gauche se dresse contre les excès de violence, bien d'autres groupes et d'autres sectes s'intéressent à tout le reste, et les

parents ont la possibilité d'en contrôler l'usage. Mais la musique, personne ne s'en soucie.

Ce résultat, qui ne signifie rien de moins que l'abolition de la surveillance exercée par les parents sur l'éducation morale de leurs enfants, à une époque où la position officielle est précisément que l'éducation morale doit se dispenser exclusivement à la maison, a été obtenu par l'alliance entre les étrangers jeunes mâles — version moderne du Thrasymaque de *La République* — auxquels est échu le don de deviner les désirs naissants de la foule, et les dirigeants des grandes maisons de disques, ces nouveaux barons du brigandage, qui, avec leurs chemises à col ouvert et leurs lunettes teintées, distribuent la drogue partout où elle est nécessaire, de la même façon qu'autrefois les Rockefeller distribuaient de l'argent aux législateurs des États pour obtenir le droit de chercher du pétrole et de faire fortune. Ces cadres-là tirent de l'or du rock. Ils ont découvert, voici quelques années, que les enfants disposent d'argent de poche qu'ils peuvent dépenser comme ils l'entendent, ce qui fait d'eux le seul très grand groupe social du pays à jouir d'un revenu entièrement disponible. Les parents, eux, dépensent tout ce qu'ils ont pour les besoins de leurs enfants. En faisant appel aux désirs des enfants, en créant pour eux un monde de délices par-dessus la tête de leurs parents, on a ouvert l'un des marchés les plus riches du monde d'après-guerre. Il était parfaitement dans la logique capitaliste de répondre à la demande et de contribuer à la créer. Cette démarche avait toute la dignité morale du trafic de la drogue, mais elle était si totalement nouvelle et inattendue que personne n'a songé à l'interdire, et maintenant il est trop tard.

Peut-être peut-on faire quelques progrès dans la lutte contre la cigarette, attendu que l'absence actuelle de normes et le relativisme moral n'ont pas affecté notre vigilance à l'égard de tout ce qui touche à la santé physique ; mais dans tous les autres domaines, ce sont les lois du marché qui décident de la valeur. Il n'est pas inutile de noter ici que Yoko Ono fait partie du petit nombre des milliardaires en dollars U.S., groupe où ne figurent guère que les magnats du pétrole et des ordinateurs, car son mari a produit et vendu une marchandise dont la valeur est comparable à la leur. Un phénomène comme celui-là compte pour beaucoup dans la respectabilité de l'industrie musicale. C'est un énorme secteur commercial, plus grand que celui du cinéma, celui du sport professionnel, ou celui de la télévision.

Nous éprouvons toujours quelque difficulté à adapter notre vue aux changements qui se produisent dans l'économie et à voir ce qui est vraiment important. McDonald emploie désormais un personnel plus nombreux que l'*U.S. Steel* et, à l'avenant, les fournisseurs de nourriture de pacotille pour les âmes ont supplanté commercialement ceux qui, à notre sens, pourvoient à des besoins plus fondamentaux. Il y a déjà pas mal de temps que ce processus s'est amorcé : à la fin des années cinquante, le général de Gaulle en personne a décerné à Brigitte Bardot une des décorations françaises les plus prestigieuses. J'avais alors quelque peine à le comprendre, mais il s'est avéré ensuite qu'avec Renault, cette jeune personne constituait à l'époque l'article d'exportation le plus lucratif pour la France. Au fur et à mesure que les nations occidentales sont devenues plus prospères, les loisirs — qu'on avait laissés de côté depuis plusieurs siècles au profit de l'accumulation des biens — ont commencé à devenir un objet d'intérêt primordial. Mais entre temps, le contenu classique des loisirs — art, lecture — ainsi que le goût qu'en avait l'individu et sa capacité d'en profiter avaient disparu. Les loisirs étaient devenus des divertissements. La fin pour laquelle les hommes avaient travaillé si durement et pendant si longtemps s'était avérée n'être qu'un amusement — conclusion justifiée si les moyens justifient la fin. Le champ des divertissements bénéficie ainsi d'une double dignité : celle d'être une industrie dans une société industrielle ; et celle d'être la fin pour laquelle les gens cherchent à se procurer les moyens, celle d'être un bien en soi. A vrai dire, les divertissements ne sont à proprement parler ni l'un ni l'autre, mais on est tenu de les prendre en considération comme s'ils étaient l'un et l'autre : ce qui indique peut-être que nous avons fait fausse route dès le début. L'industrie musicale ne représente un cas particulier que dans la mesure où elle approvisionne presque exclusivement des enfants et qu'elle traite donc des êtres humains imparfaits, sur le plan légal comme sur le plan naturel, comme s'ils étaient prêts à jouir d'une satisfaction complète et finale qui ne débouche sur rien d'autre. Et peut-être ce cas particulier nous révèle-t-il la nature de tous nos divertissements, ainsi que le fait que nous avons perdu toute compréhension de ce que sont l'état adulte, la maturité ou la plénitude, bref, notre incapacité à penser les fins. Du vide des *valeurs* découle l'acceptation des *faits* naturels comme fins. Dans le cas que nous étudions, la sexualité infantile est la

fin, et je soupçonne qu'en l'absence d'autres fins certaines, beaucoup d'adultes en sont arrivés à admettre que tel est le cas.

Le règne de Mick Jagger

Il est intéressant de noter que la gauche, qui s'enorgueillit de son regard critique sur le « capitalisme tardif » et qui se montre impitoyable et inlassable dans son analyse de nos autres phénomènes culturels, a en général laissé le champ libre à la musique rock. En fait, on constate que la plupart des jeunes intellectuels que passionne le néo-marxisme aiment cette musique et la défendent. Faisant abstraction de l'élément capitaliste qui contribue à la floraison du rock, ils interprètent la sympathie qui les fait vibrer en accord avec lui comme découlant de son origine populaire : selon eux, le rock provient de couches plus profondes que celles où sévit la répression culturelle bourgeoise. Son opposition à la Loi et son aspiration à un monde sans contrainte sembleraient même en faire le clairon de la révolution prolétarienne. Il est certain que les marxistes voient bien que la musique rock dissout les croyances et la morale nécessaires à une société libérale, et il suffirait de cette raison pour qu'ils l'approuvent. Mais l'harmonie entre la jeune gauche intellectuelle et le rock est probablement plus profonde que cela. Marcuse a passionné les étudiants des années soixante en leur offrant une combinaison de Marx et de Freud. Dans *Éros et civilisation* et dans *l'Homme unidimensionnel*, il promettait que, du triomphe sur le capitalisme et sa fausse conscience, résulterait une société où les plus grandes satisfactions seraient d'ordre sexuel (c'est cette sorte de satisfactions que le bourgeois moraliste qu'était Freud qualifiait de polymorphes et d'infantiles). Marcuse et la musique rock disent la même chose et touchent la même corde chez les jeunes. Une libre expression sexuelle, l'anarchisme, bref, l'exploration de l'inconscient irrationnel pour lui donner libre cours : telles sont les caractéristiques qu'ils ont en commun. La vie intellectuelle supérieure dont traite la seconde partie de cet essai et le monde inférieur du rock se trouvent être, en fin de compte, les partenaires de la même entreprise de divertissement. Il faut les interpréter tous deux comme des parties du tissu culturel du capitalisme tardif. Leur succès, dans un cas comme dans l'autre, découle du besoin qu'a le bourgeois de sentir qu'il n'est pas bourgeois et de se livrer à

des expériences inoffensives avec l'illimité. Il est tout disposé, pour cela, à payer cher. La gauche « nietzschéennisée » est mieux interprétée par Nietzsche que par Marx : la théorie critique du capitalisme tardif faite par l'école de Francfort est tout à la fois l'expression la plus subtile et la plus vulgaire du capitalisme tardif lui-même. Le courroux antibourgeois est l'opium du Dernier Homme.

De ce stimulant violent que Nietzsche appelait « nihiline », un personnage a été pendant très longtemps — presque quinze ans — l'exemple parfait : Mick Jagger. Issu en fait des classes moyennes, extrêmement astucieux, ce garçon a joué jusqu'à l'âge de quarante ans le possédé sorti des couches les plus basses et le satyre adolescent, un œil fixé sur la foule des enfants des deux sexes qu'il excitait et amenait à une frénésie sensuelle extrême, l'autre clignant du côté des adultes, dépourvus d'érotisme mais commercialement motivés, qui manient l'argent. Dans son numéro, il était à la fois masculin et féminin, hétérosexuel et homosexuel. Ne s'encombrant d'aucune pudeur, il lui était possible de meubler les rêves de n'importe qui, en promettant de faire tout avec tout le monde ; et surtout, il légitimait l'usage de la drogue, qui faisait corps avec le reste : c'était l'émotion authentique dont parents et police conspiraient à les priver, lui et son public. Il se situait au-delà de la loi, morale et politique, et lui faisait un pied de nez. Et brochant sur le tout, il y avait quelques vilaines suggestions de sexisme et de racisme, pimentées d'incitations à la violence, pour faire appel aux trois tendances refoulées dont la satisfaction en public n'est plus autorisée aujourd'hui. Mais avec tout cela, il s'arrangeait pour ne pas apparaître en contradiction avec l'idéal rock d'une société universelle sans classes fondée sur l'amour, sans distinction entre le fraternel et le physique. Ainsi Mick Jagger a-t-il été le héros et le modèle d'innombrables jeunes gens dans les universités et ailleurs.

J'ai découvert que ces étudiants qui, précisément, se vantaient de ne point avoir de héros, nourrissaient secrètement une passion : celle de ressembler à Mick Jagger, de vivre sa vie, d'avoir sa renommée. Ils avaient honte d'admettre cette passion dans l'enceinte d'une université, bien que je ne sois nullement certain que la raison de leur gêne résidât dans une norme plus élevée du goût ; il faut plutôt la chercher dans le fait qu'ils ne sont pas censés avoir de héros. La musique rock en soi et le fait d'en parler avec un sérieux

infini sont considérés comme parfaitement respectables ; il s'est avéré que c'était même la dernière étape de la démocratisation du snobisme intellectuel. Mais il n'est pas respectable d'y penser en termes d'aliénation, de dire que le rock confère à des êtres faibles et ordinaires un comportement élégant et dont l'imitation suscitera l'estime des autres et accroîtra celle qu'on se porte à soi-même. Mais à leur insu et malgré eux, Mick Jagger a joué dans la vie de ces jeunes gens le rôle que Napoléon a joué dans celle des jeunes Français pendant tout le XIX^e siècle. Tous les autres étaient tellement ennuyeux et tellement incapables de susciter de jeunes passions ! Jagger, lui, y a réussi. Toutefois, au cours des deux dernières années, son étoile a commencé à pâlir. On ne sait trop si Michael Jackson, Prince ou Boy George pourra prendre sa place. Ils sont encore plus bizarres que lui et on se demande quelles zones nouvelles du goût ils ont découvertes. Mais s'ils diffèrent quelque peu les uns des autres, le caractère essentiel du divertissement musical qu'ils offrent demeure inchangé. Il n'y a qu'une recherche constante de variations sur un seul thème. Et ce phénomène fangeux est apparemment l'accomplissement de la promesse que nous ont faite tant de psychologues et de littérateurs : faible et épuisée, la civilisation occidentale trouvera à se rafraîchir à la vraie source, l'inconscient qui apparaissait à l'imagination romantique tardive comme identique à l'Afrique, continent sombre et inexploré. Maintenant tout a été exploré et on a jeté sur tout une vive lumière ; l'inconscient a été amené au niveau du conscient et le refoulé s'est exprimé. Et qu'a-t-on découvert ? Non pas des démons créateurs, mais le clinquant du show-business. Mick Jagger s'attifant et se maquillant sur scène, voilà tout ce qu'on a rapporté de cette descente aux enfers.

Je ne me préoccupe pas ici des effets moraux de cette musique. Je ne me demande pas si elle conduit aux abus sexuels, à la violence ou à la drogue. Mon souci, ce sont ses effets sur l'éducation ; mon principal reproche à son égard, c'est qu'elle abîme l'imagination des jeunes gens et suscite en eux une difficulté insurmontable à établir une relation passionnée avec l'art et la pensée qui sont la substance même de la culture générale. Les premières expériences des sens sont décisives pour déterminer le goût qui durera toute la vie, et elles constituent le lien entre ce qu'il y a d'animal et ce qu'il y a de spirituel en nous. Jusqu'à présent, la période de formation de la sensualité a toujours servi à la sublimation,

au sens de « rendre sublime » ; elle a toujours servi à associer les inclinations et les aspirations à une musique, à des images et à des histoires qui assurent la transition vers l'accomplissement des tâches humaines et vers la satisfaction des plaisirs humains. Parlant de la sculpture grecque, Lessing a dit : « De beaux hommes faisaient de belles statues, et la ville avait de belles statues en partie pour exprimer sa reconnaissance d'avoir de beaux citoyens. » Cette formule résume le principe fondamental de l'éducation esthétique de l'homme. Les jeunes gens et les jeunes femmes étaient séduits par la beauté de héros dont les corps mêmes exprimaient la noblesse. Une compréhension plus profonde de la signification de la noblesse vient plus tard, mais elle est préparée par l'expérience sensorielle et, en fait, elle est déjà contenue dans celle-ci. Ainsi, ce à quoi les sens aspirent et ce que la raison considère plus tard comme bon ne sont pas en conflit l'un avec l'autre. L'éducation ne consiste pas à faire aux enfants des sermons qui vont contre leurs instincts et leurs plaisirs ; elle consiste à assurer une continuité naturelle entre ce qu'ils ressentent et ce qu'ils peuvent et doivent être. C'est là un art qui s'est perdu. Maintenant, on en est arrivé au point où l'on fait exactement le contraire. La musique rock donne aux passions une tournure et fournit des modèles qui n'ont aucun rapport avec la vie que les jeunes gens destinés aux études universitaires pourront éventuellement mener, ni avec le genre d'admiration qu'encouragent les études littéraires. Et sans la coopération des sentiments, toute éducation autre que technique reste lettre morte.

La musique rock procure des extases prématurées et, à cet égard, elle est analogue aux drogues dont elle est l'alliée. Elle induit artificiellement l'exaltation qui s'attache naturellement à la réalisation des plus grandes entreprises : la victoire dans une guerre juste, l'amour complet, la création artistique, la piété religieuse et la découverte de la vérité. Sans effort, sans talent, sans vertu, sans exercice de ses facultés, n'importe qui et tout le monde se voit accorder un droit égal à jouir de leurs fruits. A ma connaissance, les étudiants qui ont sérieusement tâté de la drogue — et qui en sont revenus — éprouvent de la difficulté à s'enthousiasmer pour quelque chose ou à nourrir de grandes espérances. Tout se passe comme si l'on avait retiré de leurs vies la couleur et qu'ils voyaient désormais toutes choses en noir et blanc. Le plaisir qu'ils ont éprouvé au début était si intense qu'ils ne le recherchent plus à la

ALLAN BLOOM

fin ni comme fin. Ils peuvent « fonctionner » parfaitement bien, mais sèchement, de façon routinière. Leur énergie a été sapée et ils n'attendent de leur activité vitale rien d'autre que de leur procurer des moyens d'existence, alors que leurs études sont censées encourager en eux l'opinion que la meilleure façon de vivre, intellectuellement et moralement, est aussi la plus agréable. Je soupçonne que l'accoutumance au rock, surtout en l'absence d'un autre pôle puissant d'intérêt, a un effet similaire à celui des drogues. Bien sûr, les étudiants se désintoxiqueront de cette musique ou du moins de leur passion exclusive pour elle. Mais ils le feront de la même façon que, selon Freud, les hommes acceptent le principe de réalité : comme quelque chose de dur, de maussade et d'essentiellement sans séduction, comme une simple nécessité. Ces étudiants-là appren-

dront avec assiduité l'économie ou se formeront aux professions libérales et tous les oripeaux de Michael Jackson tomberont pour dévoiler le strict costume trois-pièces qui se trouve dessous. Ils auront le désir de faire leur chemin et de vivre confortablement. Mais cette vie sera aussi fausse et vide que celle qu'ils ont laissée derrière eux. Qu'ils n'ont pas à choisir entre des paradis artificiels et une existence bien réglée et ennuyeuse, c'est ce que sont censées leur enseigner les études de culture générale. Mais tant qu'ils ont leur walkman sur la tête, ils ne peuvent entendre ce que la grande tradition a à leur dire. Et quand ils enlèvent leur casque après l'avoir porté trop longtemps, c'est pour s'apercevoir qu'ils sont sourds. Telle est l'alternative.

ALLAN BLOOM

ADMIRATION ET APPROBATION

Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments, rien ne leur est nouveau ; ils admirent peu, ils approuvent.

LA BRUYÈRE, Caractères, *Des ouvrages de l'esprit*, § 36.